

Résumés des trois interventions dans le cadre de la session gidienne au Congrès de la MLA, Seattle, 2012

"La place de la femme: Le second *problème* gidien," Justine Legrand, Paris Sorbonne Université, Cours de Civilisation Française de la Sorbonne.

Si dans son *Journal*, Gide confie « n'avoir jamais connu l'amour qu'avec des hommes », cet amour exclusif est également celui qui l'a conduit à poser la question du « problème » homosexuel dès *L'Immoraliste*. Cette notion de problème n'est cependant pas l'apanage de l'homosexualité masculine, et la place de la femme apparaît elle aussi à la base d'un problème. En effet, comme le souligne Gide dans sa préface à *Geneviève* : « Qu'est-ce que, de nos jours, une femme est en mesure et en droit d'espérer ? » Dans un monde dont « la religion et la famille sont les deux pires ennemis du progrès », Gide n'aspire qu'à mettre en avant les avancées possibles pour l'homme libéré du carcan judéo-chrétien. Le féminin, voire dans certains cas le « féminisme », terme emprunté à l'auteur lui-même, sont l'occasion pour Gide de montrer une nouvelle fois que l'homme se doit de penser le sexe (distinction masculin-féminin) et la sexualité comme des éléments nécessaires à l'évolution de la race humaine. Et cette évolution implique une remise en question de la place de chacun dans la société. Car, s'il apparaît que « le mal est encore plus grand lorsque c'est la pensée de la femme qui s'émancipe », cela ne veut pas dire pour autant qu'il faut restreindre « le rôle de la femme (à un rôle) éminemment conservateur ». Nous avons à ce titre pu constater, qu'au contraire, il faut oser conduire la femme vers la libération, une liberté d'être développée en filigrane par Gide et reprise par le mouvement des *Gender Studies*.

Quel deuil pour quel corps ? : la poétique élégiaque de Gide dans *Et Nunc manet in te*, Alina Opreanu, Harvard University.

Dans son *Journal de deuil*, Roland Barthes veut « faire un portrait bouleversant » de sa mère, « comme celui que Gide fit de Madeleine ». C'est avec cette image du texte gidien en tête que nous proposons de lire la poétique élégiaque gidienne dans *Et Nunc manet in te*. Écrit en 1938 après la mort de sa femme et cousine, Madeleine, ce récit n'a été publié qu'après la mort de l'auteur en 1951. Madeleine n'ayant pas laissé de documents personnels qui pourraient nous révéler ses sentiments sur les joies et les chagrins de quarante-trois ans d'un mariage blanc, son portrait textuel porte la signature de Gide. Sa tentative de « parler d'elle » est donc compliquée par les ambiguïtés de la vérité, l'amour, et le chagrin. Dans *Et Nunc manet in te*, comme dans d'autres textes autobiographiques, Gide vise la réparation, et en ce qui concerne ses souvenirs de Madeleine, il ne veut rien laisser de côté. Le texte contient donc un essai rétrospectif, dans lequel Gide tente de tracer le portrait véritable de Madeleine et les extraits de son *Journal* (de 1916 à 1939) premièrement supprimés à la publication. Ce que Gide veut

raconter « simplement », c'est leur histoire, mais le souvenir de Madeleine est à la fois un point d'appui et un obstacle. Malgré la nature intensément privée de leur relation, Madeleine vit à travers sa présence textuelle au sein de l'œuvre, et *Et Nunc manet in te* nous parle de la difficulté de vivre la perte et la survie sans perdre de vue l'autre féminin.

"Imagining Madeleine," John Sorrentino, Graduate Center, City Univ. of New York.

La tentation de comprendre la fiction de Gide à travers sa biographie est une question problématique et récurrente dans les études gidiennes. Par exemple, les personnages féminins dans les récits semblent le plus souvent avoir pour fonction de conjurer le spectre de Madeleine. Comme sa femme dans un mariage qui n'a jamais été consommé - un mariage blanc - elle occupe une place fascinante dans sa vie et dans sa fiction. Dans sa présentation, nous avons discuté des questions de sexualité, de sexe et de religion dans *La Porte étroite* (1909), un ouvrage dans lequel le protagoniste féminin, Alissa, apparaît sous les traits d'une femme profondément religieuse, pieuse au point de la pathologie ; mais aussi une femme effacée avant la fin de l'histoire. La piété extrême d'Alissa est dépeinte comme une maladie mentale qui rend impossible sa relation avec son cousin Jérôme, aboutissant à la mort d'Alissa dans un isolement religieux. Ce destin pourrait à certains égards entrer en résonance avec celui de Madeleine. Mais comment les actions de Jérôme vers Alissa contribuent à sa chute? En explorant la question de l'éventuelle homosexualité de Jérôme, nous avons pu souligner le lien entre la relation ratée de Jérôme et Alissa, et le mariage problématique de Gide et Madeleine.